

## BULLETIN.

Rapport du R. P. Durorher au R. P. Guigues, Supérieur de la Congrégation des Oblats, sur la mission des Chantiers

« Ce n'est que le soir lorsqu'on n'y voit plus qu'ils se réunissent à leurs cahanes, et c'est le temps de les prendre. A mesure qu'ils arrivent on fait connaissance avec eux, on leur raconte quelques traits d'histoire propres à les égayer, on leur fait chanter des cantiques, ce qu'il font bien volontiers. On soupe avec eux sans façon, on met le lard sur le pain et le ponce par-dessus, on arme sa main d'un couteau, puis sans regarder si c'est toujours bien propre, on fait passer cela en avalant quelques gorgées de thé. Le tout mêlé ensemble fait une admirable composition bien propre à faire disparaître la faim. Cette manière de faire connaissance leur plaît beaucoup, et lorsqu'ils nous voient ainsi confondus avec eux, ils sont sans préjugés contre nous. Ils nous écoutent avec attention. Déjà on a gagné leur affection, puis par manière de conversation on leur fait une instruction sur quelque une des fins dernières, ce qu'ils écoutent avec empressement. On leur fait la prière du soir. On leur parle de confession. Puis on leur fait un examen de conscience. Enfin on les confesse. Cette besogne prend un peu de temps et nous fait arriver ordinairement entre minuit et deux heures. Nous commençons alors à apercevoir quelques changements; mais le sommeil accablant qui alors nous poursuit, nous fait oublier tout le reste. On ne trouve pas le lit dur. On prend chacun sa couverture, puis on s'étend comme on peut sur le bois. Le matin en s'éveillant, on n'est pas tenté de rester au lit, la tête ne colle pas sur le coussin. On n'a pas non plus besoin de se changer à cause de la transpiration, car lorsqu'il fait vingt-cinq degrés de froid et que le feu s'éteint, on trouve de la glace au bout du nez, c'est bientôt fait: la toilette n'est pas bien longue. Il faut songer à leur dire la messe qu'ils entendent avec beaucoup de piété. Rien en effet de plus touchant. Tout nous rappelle dans ce pauvre réduit la bonté de notre Sauveur; il est né dans une étable, il s'abaisse encore plus ici; dans l'étable tous l'adoraient, mais dans ce chantier où il paraît entouré de la pauvreté, tous le blasphémaient, il n'y a que quelques heures. Je n'ai jamais senti tant de pensées à la fois, ni été plus touché qu'au moment du sacrifice dans un chantier. Aussi nos jeunes gens redevenus catholiques en quelques momens, se sentaient comme malgré eux, portés à aimer celui qu'ils avaient blasphémé. Il est étonnant de voir comme la grâce agit promptement et avec efficacité sur ces jeunes gens, qui ne se reconnaissent plus eux-mêmes. Après cette courte mission d'une nuit, nous laissons à regret ce chantier pour repasser dans un autre. Nous emportons les regrets de ceux que nous venons de voir et leurs promesses de persévérance dans le bien. Nous avons pu nous convaincre qu'ordinairement ils sont sincères. Un voyageur qui parcourait les chantiers que nous avons visités, demandait à quelque'un d'où venait ce changement qui était si frappant? C'est, répondit-il, que nous avons entendu nos missionnaires, et qu'à présent nous sommes comme le reste du monde, nous avons des curés. Nous avons ainsi parcouru les chantiers jusqu'à cinquante lieues sur la Rivière Gatineau. Travaillant une partie des nuits, étant obligés pendant le jour de nous transporter d'un chantier à l'autre, nous prenions un peu de sommeil sur la voiture, ce qui n'est pas tout-à-fait commode. Nous avons pu cependant, nous reposer un peu en évangélisant quelques familles canadiennes et sauvages qui se trouvaient sur notre route. Là nous baptisions, faisons le catéchisme entendions les confessions, mais pendant le jour, nous avions au moins la nuit pour nous reposer. Les trajets que nous avons à faire pour aller d'un chantier à l'autre étaient quelquefois longs et difficiles. Il nous a fallu quelquefois changer de voiture, faire une partie du chemin sur nos jambes, prendre notre modeste dîner à la gelée sans abri, obligés de marcher en mangeant pour ne pas être saisis par le froid. Bien entendu que le pain et le lard glacés nous croquaient sous la dent, encore quelquefois avions nous à nous défendre de certains animaux qui, enviant notre nourriture, s'attroupaient autour de nous. Nous avons un de ces jours, à faire un long trajet, onze lacs à traverser pour nous rendre aux premières habitations par des chemins affreux. La neige tombait à plein temps, le vent l'agitait tellement qu'à peine pouvait-on apercevoir le chemin: notre pauvre cheval dans la neige à moitié jambes avait peine à traîner la voiture. Il fallut un peu payer de nos jambes. Déjà nous étions à la fin du jour et nous n'avions que la moitié du chemin fait. Quel parti prendre, se déterminer à coucher au milieu du bois sans autre toit que les

grands pins qui nous environnaient, était le meilleur parti. Nous pouvions faire du feu et camper. Mais mon compagnon frappé de la pensée que quelques jours auparavant deux hommes s'étaient gelé les pieds et les mains à quelques distances de là, ne put se déterminer à ce parti, pour ne pas trop le contrarier nous nous décidâmes à continuer. Mais quelle inquiétude, notre cheval pouvait manquer de forces, nous pouvions perdre le chemin lorsqu'on n'y verrait plus, surtout sur les lacs où il y avait de l'eau sous la neige. Nous ne pourrions plus, lorsque la noirceur nous aurait gagnés, trouver du bois sec pour allumer du feu. Dans ces pensées nous avançons lentement, tête basse, ne disant mot: lorsque, ce que nous avions prévu arriva. La neige avait tellement comblé le chemin sur un lac que nous le perdîmes. Ce ne fut qu'après une heure de recherche que nous pûmes le retrouver. Nous étions transis de froid, nous sentions le besoin de nourritures, mais il était nuit close, il n'y avait plus moyen de faire du feu. Il fallut se contenter de quelques bouchées de pain gelé que nous avions peine à brôyer sous les dents. Nous n'étions pas joyeux, chacun pensait à soi-même. Cependant nous avançons toujours vers notre but. Ce ne fut qu'après le milieu de la nuit que nous arrivâmes à un chantier. Nous étions tout glacés, nos soutanes, nos pantalons, nos chaussures n'étaient que glace.

« Nous avons éprouvé pendant ces angoisses combien on prie avec ferveur dans le danger, combien il est doux de recourir à Marie, mais aussi nous ressentîmes en arrivant au port, combien il est agréable de se délasser et de raconter les dangers qu'on a courus dans le voyage. Nous n'avons pas manqué de ces petites misères de voyage propres à piquer notre émulation. Tantôt nous brisions notre voiture au milieu de notre route. Tantôt nous oublions notre bréviaire ou nos mitaines au poste que nous avons quitté. Tantôt les petits animaux sauvages mangeaient une partie de notre soutane pendant la nuit. Une fois mon compagnon se gela deux doigts en célébrant la sainte messe. Une autre fois il brûla ses chaussures dans le feu. Ce sont autant d'aiguillons inséparables du voyage, mais bien propres à lui enlever sa monotonie. Nous avons bien aussi trouvé quelques contrariétés avec nos gaillards de jeunes gens. Tous n'étaient pas disposés comme le premier chantier que nous avons visité. Il fallait alors oublier les fatigues du voyage afin de parvenir à notre but. Cependant Dieu nous a consolés partout, en béni nos travaux.

(Suite et fin au prochain numéro.)

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

—Mardi 26 août a eu lieu dans le collège Clémentin une séance solennelle consacrée à honorer la mémoire du cardinal Pacca. Plusieurs cardinaux et un grand nombre de personnages distingués y assistaient, et ont vivement applaudi les diverses compositions qui ont successivement rappelé les vertus et les longs services de l'illustre cardinal.

FRANCE.

—« Mgr. Hiliani, dit l'Orlémois, né à Damas, de parens schismatiques, fut fait archevêque de cette ville à l'âge de vingt-sept ans. La grâce du ciel et ses études le conduisirent à la vérité. Il se convertit, eut le bonheur de faire rentrer dans le sein de l'Eglise catholique plusieurs autres évêques et presque tous ses diocésains. Ces conversions excitèrent contre lui la fureur du patriarche schismatique. On obtint plusieurs firmans contre lui. Enfin, après un séjour de douze ans à Constantinople, un firman très-favorable lui fut accordé; il ne put en profiter à cause des guerres de la Montagne et de la Syrie. Il fut même obligé de fuir après avoir tout perdu. A son passage à Smyrne, un jeune homme de très-bonne famille, et parent du patriarche catholique résidant à Rome, de Mgr. Missir, consentit à le suivre pour lui servir d'interprète; car, élevé par les missionnaires Lazaristes, il parle très-bien le français. On sait que nos missionnaires et nos admirables Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul font l'éducation de la jeunesse catholique de Syrie.

« Mgr. Hiliani s'arrêta d'abord à Malte, puis vint à Rome, où il demeura deux mois. Après avoir visité Marseille, Lyon et quelques autres villes, il arriva à Paris. Son but, en venant à Paris, a été d'exciter l'intérêt du gouvernement en faveur des malheureux catholiques de son pays. Puisse-t-il n'être pas trompé dans son attente! Tous les yeux des catholiques d'Orléans sont tournés vers la France.

« Monseigneur a été accueilli à Paris par les Frères de Saint-Jean-de-Dieu chez lesquels, depuis deux mois, il reçoit les soins les plus empressés. Mais sa santé, affoiblie par de si nombreuses épreuves, devenait de jour en jour plus mauvaise; les médecins prescrivirent les eaux de Nîchy; c'est en s'y rendant qu'il s'est arrêté à Orléans, où Monseigneur l'accueillit avec tous les égards dus à un confesseur de la foi. Après deux jours de repos, il a quitté notre ville, où il se propose de revenir.»

Ami de la Religion